

DANS LES MURS

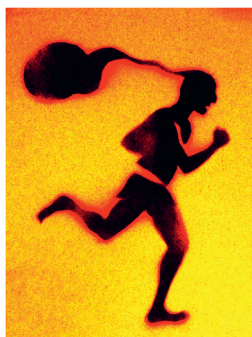
suivi de

MIMOUN ET ZÁTOPEK

et de

LES REPRÉSENTANTS

Vincent Farasse



ACTES SUD - PAPIERS

Illustration de couverture : *Foulées en feu* © Jean Gilbert Capietto

© ACTES SUD, 2020

ISBN 978-2-330-13447-1

DANS LES MURS
suivi de
MIMOUN ET ZÁTOPEK
et de
LES REPRÉSENTANTS

Vincent Farasse

ACTES SUD - PAPIERS

DANS LES MURS

PERSONNAGES

Eddy
Richard

Un appartement. Entrée. Salon.

Eddy, vêtu d'un grand manteau, est debout, seul, au milieu du salon.

Un temps.

Il enlève son manteau, l'accroche à la patère près de la porte, et s'assoit sur le canapé. Un temps.

Il se lève, ouvre une porte de placard, sort une plaque de chocolat. Il l'ouvre. Ne reste que deux carrés. Il hésite un instant, puis les remet dans la boîte et la range dans le placard.

Il disparaît dans une autre pièce.

Le salon reste vide. Un temps.

Des pas sur le palier. La porte s'ouvre. Richard entre. Eddy revient rapidement dans le salon et se trouve face à Richard, qui vient d'entrer. Ils ont tous les deux un mouvement de surprise.

RICHARD. Excusez-moi.

EDDY. Quoi ?

RICHARD. Pardon.

EDDY. Euh...

RICHARD. Bonjour.

EDDY. Qui êtes-vous ?

RICHARD. Quoi ?

EDDY. Comment êtes-vous entré, qu'est-ce que vous voulez ?

RICHARD. Pardon ?

EDDY. N'approchez pas ! N'approchez pas.

RICHARD. Calmez-vous.

EDDY. N'approchez pas.

RICHARD. Je n'approche pas, voyez, je reste dans l'embrasure de la porte. Calmez-vous.

EDDY. Ça vous prend souvent d'entrer chez les gens comme ça ?

RICHARD. Calmez-vous.

EDDY. Je vous demande si ça vous prend souvent d'entrer chez les gens comme ça.

RICHARD. Je crois que...

EDDY. Et ne me demandez pas de me calmer ! Je n'ai aucune envie de me calmer ! Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

RICHARD. Pardon ?

EDDY. Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

RICHARD. Chez vous ? Nous sommes chez vous ?

EDDY. Oui.

RICHARD. Mille pardons. Je pensais que... Mille pardons.

EDDY. Vous pensiez quoi ?

RICHARD. Je ne savais pas.

EDDY. Quoi ?

RICHARD. Je comprends. Pardon. Je ne savais pas que nous étions chez vous.

EDDY. Comment êtes-vous entré ?

RICHARD. C'était ouvert.

EDDY. Quoi ?

RICHARD. C'était ouvert. C'était tout simplement ouvert.

EDDY. Ce n'était pas ouvert.

RICHARD. Ah si.

EDDY. La porte était fermée.

RICHARD. Pas à clef.

EDDY. Ah ?

RICHARD. Non. (*Silence.*) Remarquez, ça n'explique pas tout. Car enfin, me direz-vous, ce n'était pas fermé à clef, d'accord, mais vous n'étiez pas forcé d'actionner la poignée, de pousser la porte, et qui plus est, d'entrer, n'est-ce pas ? Si on entrait chaque fois qu'une porte n'était pas fermée à clef ! Non, ça ne me dispense pas des plus élémentaires excuses.

EDDY. Merci.

RICHARD. C'est chez vous.

EDDY. Voilà.

RICHARD. Je me dois de vous faire des excuses.

EDDY. Y a pas de mal.

RICHARD. Si, j'y tiens, sortir de sa chambre, ou de sa salle de bains, et voir dans son salon un type qu'on connaît pas. C'est un peu particulier quand même.

EDDY. Un peu.

RICHARD. Ça n'arrive pas tous les jours.

EDDY. C'est sûr.

RICHARD. Je vous dois une petite explication. Si, j'insiste, c'est bien beau de s'excuser mais c'est un peu facile. Non, je vais vous expliquer. Vous êtes nouveau ?

EDDY. Pardon ?

RICHARD. Dans l'immeuble, vous êtes nouveau ?

EDDY. Pourquoi ?

RICHARD. Je ne vous ai jamais vu.

EDDY. Moi non plus.

RICHARD. Pourtant j'habite ici.

EDDY. Ah bon ?

RICHARD. Depuis dix ans. Et vous ?

EDDY. Un peu moins.

RICHARD. Un peu ?

EDDY. Beaucoup moins, si vous voulez.

RICHARD. Remarquez. Deux cents appartements. On ne peut pas prétendre connaître tout le monde. Pas vrai ?

EDDY. Vrai.

RICHARD. Bien. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. J'ai déjà trop abusé. (*Un temps.*) Je peux me permettre un conseil ? Par rapport à votre porte. Au fait que vous ne la fermiez pas à clef. Je me permets de vous dire que c'est extrêmement imprudent. Je connais bien l'immeuble vous savez. La plupart des gens sont fantastiques, mais il y a un petit noyau d'individus malveillants. Ils ne sont pas coordonnés entre eux, heureusement, d'ailleurs ils sont trop bêtes pour ça. Mais enfin, il faut s'en méfier. Sans compter ceux qui viennent de l'extérieur. Il y a bien quatre cents personnes qui vivent ici, ça fait beaucoup d'entrées sorties, pour se faufiler, c'est un jeu d'enfant. On ne peut pourtant pas installer un service d'ordre à l'entrée avec fouille au corps et détecteurs de métaux, non. Alors pour son appartement, chacun est responsable. Et il est plus prudent, quand on rentre chez soi, de donner un tour de clef. Histoire d'être tranquille. Enfin, je vous dis ça, c'est vous que ça regarde. Ce sont vos biens après tout. C'est vous qui les avez achetés. Avec l'argent de votre sueur. Mais au fait, je parle, je parle, et j'allais partir sans vous avoir donné d'explication. Il faut absolument que je vous explique. Si je suis entré ici, ce n'est pas par erreur.

EDDY. Ah bon ?

RICHARD. Maintenant que je vous ai dit ça, je suis obligé d'aller plus loin.

EDDY. Si vous vouliez vous arrêter là je ne vous en voudrais pas.

RICHARD. Mais oui mais non. Parce que, si je suis entré chez vous tout à fait cavalièrement, si j'insiste, tout à fait cavalièrement, et que ce n'était pas par erreur, pourquoi était-ce ?

EDDY. Pour me voir ?

RICHARD. Ça pourrait être une réponse. Mais ce n'est pas la bonne, et je ne peux pas décevantement vous laisser croire ça, non. Parce que si je voulais vous voir, il aurait été plus courtois de sonner à votre porte et d'attendre bien sagement que vous m'ouvriez. Parce qu'enfin, nous ne nous connaissons pas, alors, se permettre, sous prétexte que ce n'est pas fermé à clef, d'ouvrir la porte d'un appartement dont le propriétaire ne vous a pas invité, c'est faire preuve de la dernière des goujateries. Or, je ne voudrais pas que vous ayez cette image de moi, non, et vous savez pourquoi ? Parce qu'elle est fautive. Eh oui. Mais alors, qu'est-ce qui pourrait justifier mon comportement ? Eh bien, peut-être le fait que ce n'était pas vous que je cherchais, mais quelqu'un d'autre.

Silence.

EDDY. Quelqu'un d'autre ?

RICHARD. Eh oui. Parce que si j'entre comme ça chez un inconnu, je suis au mieux un goujat, au pire une crapule, alors que si j'entre comme ça chez un ami, un ami très intime, tellement intime que je peux me permettre d'entrer chez lui sans frapper, alors, je n'ai rien à me reprocher, n'est-ce pas ?

EDDY. Tout à fait.

RICHARD. Eh bien voilà. Ce n'était pas une erreur.

EDDY. Pardon ?

RICHARD. Je ne suis pas entré ici par erreur.

EDDY. Je crois que si.

RICHARD. Plaît-il ?

EDDY. Vous pensiez entrer chez votre ami, or, c'est moi qui habite ici. Il s'agit donc d'une erreur.

RICHARD. C'est bien le problème. Car il me semble qu'il ne s'agit pas d'une erreur.

EDDY. Écoutez, procédons par ordre. Je ne vous connais pas.

RICHARD. Non.

EDDY. Vous ne me connaissez pas.

RICHARD. Non.

EDDY. Je ne suis pas votre ami.

RICHARD. Non.

EDDY. Et j'habite ici. Ce n'est donc pas votre ami qui habite ici. Vous avez fait erreur.

RICHARD. C'est là que le bât blesse. Car il me semble bien que... Dites-moi, vous vivez seul ?

EDDY. Écoutez, au début, ça pouvait paraître amusant, mais je trouve que ça prend un tour particulièrement désagréable.

RICHARD. Vous vivez seul ?

EDDY. Oui.

RICHARD. Curieux. Parce que si vous vivez seul, et que nous sommes chez vous, ça signifie que mon ami n'habite pas là. Je ne vois pas d'autre explication.

EDDY. Moi non plus.

RICHARD. Curieux. Parce qu'il y a peu, il y habitait. (*Silence.*) Comment expliquez-vous ça ?

EDDY. Je ne l'explique pas ! Je m'en contrefiche ! Comment pouvez-vous être si sûr ! Qu'est-ce qui vous dit qu'il y habitait ? Pourquoi n'admettez-vous pas tout simplement vous être trompé d'appartement ?

RICHARD. Parce que je ne me suis pas trompé. (*Silence.*) L'ami dont je vous parle est un ami très proche. Je suis venu des centaines de fois dans cet appartement, je le reconnaîtrais entre mille. D'autant plus que j'habite cet immeuble. Depuis plus longtemps que vous, ce me semble. Je réitère donc ma question. Comment expliquez-vous ça ?

Silence.

EDDY. Eh bien, peut-être, peut-être... Peut-être qu'il a déménagé, voilà. (*Silence.*) Ce serait une raison. Non ?

Silence.

RICHARD. Effectivement. (*Silence.*) Mais alors, je suis face à un nouveau problème, voyez-vous. S'il a déménagé, pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu ? Nous sommes voisins, il aurait pu m'en toucher un mot. C'est étrange, non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

EDDY. Je n'en sais rien. Vous savez, je ne le connais pas.

RICHARD. Déménager comme ça sans prévenir. Vous trouvez ça normal ?

EDDY. Disons que je ne le ferais pas.

RICHARD. Vous voyez.

EDDY. Mais enfin...

RICHARD. Oui ?

EDDY. Ça ne me regarde pas.

Silence.

RICHARD. Il a dû sacrément précipiter les choses.

EDDY. Sans doute.

RICHARD. Pourquoi a-t-il à ce point précipité les choses ?

EDDY. Lui seul le sait.

RICHARD. C'est à cause d'une affaire professionnelle ?

EDDY. Je ne sais pas. Je ne suis pas au courant de ses affaires.

RICHARD. Ça a dû être une sacrée opportunité pour vous en tout cas, vous l'avez saisie très vite.

EDDY. Tout de suite.

RICHARD. C'est ça, tout de suite. Car enfin, c'est vraiment très récent votre installation, non ?

EDDY. Assez.

RICHARD. Assez récent, oui ? Parce que, pour en revenir à mon ami, hier soir, il vivait encore là.

Silence.

EDDY. Ah oui ?

RICHARD. Eh oui. Nous avons pris l'apéritif. Ici même. Hier soir.

EDDY. Ah oui ?

RICHARD. Et il ne m'a pas soufflé mot de son déménagement. (*Silence.*) C'est ce qui m'étonne, voyez-vous.

EDDY. Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est un départ précipité.

RICHARD. Ça y ressemble, en tout cas. Sacrément précipité.

Silence.

EDDY. Écoutez. Ça fait longtemps que je vous écoute. J'ai été très patient. Je ne connais pas votre ami, je ne l'ai jamais vu. Je reprends son appartement, c'est tout. Je vais maintenant vous demander de bien vouloir vous en aller. (*Silence.*) Je viens d'emménager, je finis mon installation, j'ai eu une journée fatigante, j'ai besoin d'être seul un moment. D'être tranquille. Vous comprenez ? (*Silence.*) Je n'y peux rien si votre ami ne vous a pas prévenu, mon vieux, moi mes amis ne me tiennent pas au courant de tous leurs faits et gestes. Chacun a sa vie, chacun se débrouille, on ne va pas rendre des comptes à ses voisins chaque fois qu'on change d'adresse, non ? (*Silence.*) Vous savez à quel point c'est difficile de trouver un logement aujourd'hui ? Vous savez l'enfer que c'est de chercher un logement ? Il ne m'a pas laissé le choix votre ami. Il a précipité les choses, comme vous dites, et les choses se sont précipitées pour moi aussi. J'étais dans une situation où je devais réagir vite, il fallait que je trouve un logement. Alors, pourquoi votre ami précipitait les choses, vous comprenez, c'était le cadet de mes soucis. J'ai repris son appartement, voilà. Mais ne croyez pas que je n'ai eu que ça à faire aujourd'hui. Si vous croyez que j'ai pu poser un congé tranquillement pour m'installer. Mais non ! J'ai dû réagir vite, avec en prime mon travail sur le dos. Voilà ! Alors vous comprenez maintenant que

je sois un peu à cran, et que vos questions incessantes ne soient pas pour arranger les choses. C'est pourquoi je vais vous demander de sortir immédiatement, avant que nous ne perdions tout contrôle sur cette situation. Voilà !

Silence.

RICHARD. Je peux vous offrir un verre ?

EDDY. Pardon ?

RICHARD. Je peux vous offrir un verre ?

EDDY. Chez vous ?

RICHARD. Non ici. Je connais la maison, je vous dis, je suis venu des milliers de fois, je sais où sont les verres. Ne bougez pas je vais vous servir.

Il se dirige vers une petite étagère sur laquelle sont posés des bouteilles d'apéritifs et de petits verres à alcool.

EDDY. Vous avez compris ce que je vous ai expliqué ?

RICHARD (*remplissant deux verres, en prenant un pour lui, et posant l'autre sur une petite table basse à l'intention d'Eddy*). Parfaitement. Et je sais parfaitement ce qu'il vous faut. Vous n'imaginez pas la chance que vous avez. Vous êtes un peu nerveux. Ce qu'il vous faut, c'est du calme. Et le hasard vous a amené au bon endroit. Dans le bon immeuble. Il n'y a rien qui vous a frappé quand vous êtes entré dans la cour ? La cour de l'immeuble ?

EDDY. Non.

RICHARD. Cette cour ne vous a fait aucune impression ? Moi elle me fait une impression très forte. Chaque fois que j'entre dans cette cour, j'éprouve une sensation... Une sensation d'harmonie. Vous avez remarqué les grandes portes de fer qui ferment le local poubelle ? Elles viennent d'être repeintes. Orange. Les poubelles sont vertes et jaunes. Vertes pour les déchets, jaunes pour le recyclable. Orange, vert, jaune. L'harmonie des couleurs. Et les murs sont orange également, mais d'un orange plus doux, plus mordoré, presque oriental. Il y a deux cents boîtes aux lettres. Toutes de la même forme.

Et si vous êtes observateur, vous remarquerez que les étiquettes sont toutes de la même dimension. Et que la police d'impression est la même pour chaque étiquette. La même. Vous ne pouvez pas vous en apercevoir si vous ne vous approchez pas pour regarder attentivement, mais vous ne pouvez pas ne pas être saisi par la cohérence de ces boîtes aux lettres, vertes, mais d'un vert plus foncé que les poubelles, plus luisant aussi. Et ça, ce n'est que le prélude, le prélude au tableau merveilleux que nous offre la cour. Des dalles de pierre grise, de la vraie pierre, de l'authentique, sur laquelle votre pied peut se poser sûrement. Deux bancs de pierre grise, de la même pierre, mais moins polie, plus grossièrement taillée pour donner du relief, et un soupçon de sauvagerie. Et six bacs de pierre grise, remplis de terre, de plantes, d'herbes, de fleurs, d'arbrisseaux. En plein cœur de Paris. Et ces plantes, ces herbes, ces fleurs, ces arbrisseaux, ont tous été plantés par les gens qui habitent ici, par les gens qui habitent les deux cents appartements de cet immeuble. Ils consacrent un peu de leur temps à s'occuper d'une plante, d'une fleur, d'un arbuste, d'un caillou, pour embellir la cour, pour la rendre agréable, pour donner à celui qui y passe l'envie de s'y asseoir. Et c'est le cas. C'est une cour qui donne envie de s'asseoir. Quand vient l'été, une liste est affichée en bas pour les tours d'arrosage. Je vous conseille de vous inscrire, ce sera un bon moyen de vous intégrer. Et le dernier dimanche de juin, nous organisons un repas dans la cour, chacun apporte quelque chose à manger, et nous mangeons ensemble, en devisant gaiement. Tout l'été, vous pouvez voir les enfants jouer dans la cour. Ce sont nos enfants. Les enfants de la copropriété. Vous pouvez vous égayer à les voir courir et crier sur les dalles de pierre grise, vider les bacs de leur terre, se rentrer dedans avec leurs trottinettes. Je ne vous dis pas qu'il n'y a pas des débordements parfois, le vice est présent partout. Mais il est très rapidement identifié et neutralisé. Par exemple, des locataires vicieux, quand ils s'installent, trouvent amusant de mettre sur leur boîte aux lettres une étiquette rédigée à la main. Je peux vous assurer que les copropriétaires ont l'œil et que cette étiquette est arrachée dans l'heure. Et s'il leur prend l'envie de recommencer, la suivante subit le même sort, et après quelques jours de ce traitement ils finissent par céder et obéir à l'harmonie. Parce que la cour, les boîtes aux lettres, les poubelles, sont des espaces communs : entrer dans ces espaces, c'est entrer dans la copropriété, et
